

LE PIRE A FAILLI ARRIVER

Une interne témoigne descente aux enfers et lente reconstruction

Me voilà donc partie dans un stage que j'attendais le plus dans mon parcours d'interne. J'ai eu un coup de foudre pour la pédiatrie lors de mon précédent stage. J'avais hâte de découvrir le versant pédiatrique de ma spécialité. Et la visite du nouveau service, en cours de réorganisation, m'avait conquise ! Ce terrain de stage se trouve à 40 minutes de route de mon domicile, mais cela ne m'a pas freinée.

Je suis la seule interne, 3^e semestre, avec un seul stage en service d'hospitalisation à mon actif, qui plus est côté adulte. Pas les mêmes responsabilités de travailler avec des enfants, pas les mêmes pathologies à prendre en charge, pas les mêmes posologies médicamenteuses, et des familles angoissées par la situation de leur enfant. J'ai un docteur junior (DJ) avec moi qui est destiné à reprendre un poste à responsabilité dans le service et qui donc ne gère pas réellement le service avec moi, mais chapote l'ensemble avec d'autres activités à côté qui lui prennent beaucoup du temps (temps partagé ailleurs, consultations et des heures dédiées à la gestion administrative du service). Il peut ponctuellement aider en cas de nécessité.

Premiers jours, je suis mise tout de suite dans le bain, des infos par millions arrivent de partout, je cours partout, sans savoir ce que je fais, ni réellement comment faire ce que je dois faire. Le téléphone sonne sans arrêt. Au bout du fil, des paramédicaux auxquels je dois répondre que je ne sais pas. Des informations me parviennent des médecins du service et du DJ, me permettant d'y voir un peu plus clair. C'est les premiers jours, rien d'anormal, bien que je me sente particulièrement assommée par la dose de travail. Les jours de la semaine s'enchaînent, tel médecin absent tel jour, tel autre ces jours là et là, le docteur junior ce jour là de la semaine...je me rends rapidement compte que je vais être le seul médecin là 5j/5. C'est pas grave on va gérer, comme on a toujours fait. Les semaines passent, j'ai appris à faire certaines choses, à les comprendre, ça va un peu mieux. Mais la dose de travail reste conséquente, je continue à courir partout, laissant de côté par moment mon temps de formation pour assurer la bonne marche du service. Entre 10 et 12h de boulot par jour, à ce rythme, ça commence à faire pas mal ! Un mois passe et je me sens encore démunie face un bon nombre de choses que je ne sais pas faire. C'est pas grave on fait, d'autres sont passés avant moi et s'en sont sortis. Ça n'empêche qu'une boule au ventre s'installe le matin au réveil et persiste jusqu'à mon arrivée... Une première depuis que je côtoie l'hôpital. Il m'arrive d'avoir des bas, car je vois que je cours partout pour tout faire mais que je n'arrive pas à prendre le temps de me poser sur les dossiers, et de prendre le temps de bien faire mon travail. Et d'ailleurs comment ont fait les autres avant ? Je me dis que le problème vient sans doute de moi, je redouble alors d'efforts pour assurer le travail. Les chefs me rappellent qu'ils sont au

bout de leur téléphone en cas de besoin les jours où ils sont là, bien qu'occupés en consultations, RDV visios, ou autres. Mais j'essaie d'assurer au maximum toute seule sans avoir à les déranger 20 fois dans la journée (oui on ne parle pas d'une aide ponctuelle mais j'avais réellement besoin d'aide pour beaucoup de choses, nouvelles pour moi). Certains jours, je suis seule avec le DJ, sans sénior dans le service. Certains jours, je suis seule, gérée par le sénior de l'étage en cas de problème majeur. Je me dis qu'ils me font confiance. Par contre, je remarque qu'à chaque fois que nous sommes seuls à gérer le service avec le DJ, ce dernier dit aux équipes « qu'il est tout seul ». Seul « sénior » oui, mais je suis présente également. Je comprends parfaitement que le rôle de sénior est compliqué à endosser seul à son stade de formation. Au début, je lui dis que je suis là aussi et que je peux aider (même juste pour du soutien). Je n'ai aucune réaction en retour, et il persiste à chaque fois à dire qu'il est seul. Le travail que j'abats et ma personne ne comptent donc pas dans le service ? Je me sens transparente et je perçois un manque total de reconnaissance, que je vais d'ailleurs ressentir jusqu'à la fin du stage.

Les semaines défilent et à mesure que la fatigue mentale et physique s'installe, la frustration de ne pas avoir le temps de bien faire mon travail, de prendre le temps avec les familles comme je le voudrais, de découvrir réellement ma spécialité, grandit. Les remerciements des familles, les dessins que me font les enfants, et les jeux avec eux dans la bonne humeur continuent de donner un sens à mon travail, que je peine à trouver certains jours. Avec la fatigue, je doute encore plus de ce que je fais et je dois redoubler de vigilance pour ne pas faire d'erreurs. Je mange de moins en moins le midi, et le soir je saute parfois le dîner pour aller dormir directement, tombant de fatigue. Afin de tenir, je prends la décision à mi-stage de démarrer un anti-dépresseur.

Au milieu de mon stage, petite évaluation avec les chefs. Ils sont contents de ma progression, en même temps je parlais de rien... je leur dis que tout va bien, persuadée que les problèmes que je rencontre viennent de moi et que c'est à moi de faire toujours mieux. On programme des petits cours hebdomadaires pour me former sur des points qui me semblent compliqués. Cette spécialité est peu connue, et peu abordée pendant l'externat, tout s'apprend pendant l'internat ! J'apprécie la démarche, et je suis contente à l'idée de progresser davantage. Cette même semaine, un médecin me reproche de ne pas avoir bien pris en charge une patiente d'hôpital de Jour. Bosser à moitié n'est pas un plaisir, j'ai dû faire un choix dans mon travail, et je me suis mal occupée de cette patiente qui devait pourtant faire parti des priorités. Ce jour là, je rentre à la maison, le moral en berne. Qu'aurais-je pu faire de plus ? Finir à 21h pour être sûre de bien tout faire ? Malgré la fatigue qui prenait de plus en plus de place chaque jour, j'étais prête à le faire.

Viens ensuite la semaine de trop. J'attrape une rhinopharyngite virale, pour la 2^e fois depuis le début du stage. Mais cette fois, carabinée. Le dimanche soir et dans la nuit, des courbatures et de la fièvre, seulement quelques heures de sommeil au compteur. Etant seuls avec le DJ dans le service la semaine qui suit, je me voyais mal le laisser, seul médecin du service quelques jours, d'autant qu'il consultait ailleurs le jeudi, et il n'y aurait eu donc personne dans les locaux ce jour là. Le lundi matin, je prends la route pour faire mes 40 min de trajet, je m'endors plusieurs fois quelques secondes au volant. Je me dope au paracétamol et je tiens la journée, mais en faisant des erreurs... Le DJ me laisse partir plus tôt. Les mêmes accès de sommeil au retour. Épuisée, je pars dormir sans manger. La deuxième journée n'est guère mieux. J'étais épuisée. Je décide de prendre RDV avec mon médecin traitant pour me faire arrêter, prenant conscience de la dangerosité de la situation pour les patients et aussi pour moi, grâce à mes amies et internes qui m'ont ouvert les yeux sur la situation. Serais-je encore en vie sans elles ? Pas sûr. Je vois le médecin en visio depuis le service en milieu de semaine et il m'arrête 15j.

J'avertis le DJ, ainsi que la secrétaire, de mon arrêt de 15j. La surprise se lit sur leurs visages. Si long pour un virus ? En même temps, il n'y avait pas que ça, et mon médecin l'a bien vu.

LE BURN OUT

Les premiers jours, je dors beaucoup, et l'appétit revient petit à petit, au bout de plusieurs jours. A ce moment là, je ressens beaucoup de culpabilité d'être chez moi à me reposer alors que les médecins ont dû bouleverser leurs plannings pour palier à mon absence. Et en même temps, j'ai mis ma vie en danger en allant travailler dans cet état. Physiquement, il faut une bonne semaine pour que je me sente mieux. Je m'occupe de mon jardin, je refais du sport (que je ne pratiquais presque plus à cause des horaires de stage et du manque d'énergie) et des choses qui me font plaisir pour tenter de retrouver un équilibre mental que j'avais perdu.

Ce temps pour moi me permet aussi de prendre du recul et faire le point : et si c'était pas uniquement moi le problème depuis le début ? Je me rends compte que j'ai eu en fait la sensation d'assumer la charge mentale d'un service entier (hospitalisation complète et HDJ) pendant plusieurs mois, sans les connaissances nécessaires, et visiblement c'était trop pour moi. J'avais besoin de quelqu'un dans le service, plus présent pour me guider et partager cette charge mentale, trop lourde pour un interne considéré comme 2^{ème} semestre dans une spécialité qu'il ne connaissait pas. Est ce normal de laisser ça à un interne en formation, qui plus est, qui n'a que 6 mois de service d'hospitalisation adulte derrière lui et dont le stage est une découverte pour bien des choses ? Autour de moi, on commence à me dire qu'il y a visiblement des problèmes d'organisation dans le service

et que j'en pâtis. Etant la seule interne à qui ça pose soucis jusque là, je ne les crois pas dans un premier temps, m'auto accusant des soucis du service.

Encore mentalement fatiguée mais tout de même prête à travailler, je reprends le chemin du travail, ne voulant pas laisser seul le DJ et le service. Et pour moi aussi, ma confiance en moi et ne pas vivre ce stage comme un échec.

La reprise est plus compliquée que prévue : Difficultés de concentration, lenteur à l'exécution des tâches, troubles de l'attention, et cette fatigue finalement encore bien présente. Le service tient un discours bienveillant et décide d'alléger ma charge de travail, mais ça ne les empêche pas de m'appeler pour me rajouter du travail de temps en temps. Cette période compliquée dure une bonne semaine puis progressivement, la machine repart doucement... La fatigue persiste toujours, et tous les soirs courbatures et tensions musculaires sont au rendez-vous, témoins d'une tension nerveuse toujours plus importante. Deux semaines après avoir fini le rhume, je suis de nouveau malade avec fièvre et courbatures, qui ne m'empêcheront pas d'aller travailler. Le week-end avant le « second événement », épuisée, et je passe mon week-end entre le canapé et le lit, encore malade après 10j de rhino-pharyngite.

Le lundi, une réflexion sur mon travail par le DJ est finalement la goutte d'eau de trop. A la suite de ça, mon cerveau se met à faire des choses inhabituelles. Des idées noires font irruption, tournent en boucle et m'angoissent. En plus seule à la maison ce soir là, j'en parle à mes co-internes de promo et amies qui prennent la décision, en accord avec moi, de m'emmener aux urgences psychiatriques. Sur place, les soignants y sont compréhensifs et empathiques. Je vois le médecin, qui augmente mon anti-dépresseur et m'arrête de nouveau. Je dors la nuit chez une des mes amies, pour éviter tout accident volontaire, avant que ma famille ne vienne me chercher le lendemain, mon compagnon étant en déplacement cette semaine là.

ARRET DE TRAVAIL ET ANGOISSES

Je passe le début de mon arrêt de travail dans ma famille. Le sommeil est de mauvaise qualité, l'envie de manger quasi inexistante les premiers jours, le rhume toujours présent après plus de 3 semaines. Les difficultés de concentration sont pénibles au quotidien. Elles m'empêchent de suivre une conversation jusqu'au bout, de faire 2 choses à la fois et de me concentrer longtemps sur une tâche. Avec ça, un sentiment d'échec et de culpabilité pèsent chaque jour. Il fallait que je me rende à l'évidence, ce stage était en train de me détruire. Une semaine après le début de mon arrêt de travail, je reçois un appel téléphonique de mon chef de service, m'informant qu'il se posait la question d'invalider mon stage car il n'a pas pu m'évaluer en 4 mois de temps. Il tenait à me le dire pour éviter que j'aie la sensation d'une décision prise dans mon dos, sans que j'en sois avertie. Le discours est bienveillant dans la forme mais violent dans le fond... Tout le travail fourni et mon investissement jusqu'à m'en rendre malade ne vaudraient

donc rien ? Qui plus est, je n'étais pas en état d'encaisser ce genre d'information, cela fut extrêmement violent. Mes amis internes et mon entourage me conseillent de voir mon coordinateur de DES pour discuter de la validation de stage, ce que je me décide à faire la semaine suivante. Je ne me sais pas en état d'assurer correctement ce RDV mais je sens que je dois me battre pour cette validation. Je rencontre donc dans un premier temps mon coordinateur de DES, puis le coordinateur avec un des médecins de mon service. En résumé, mon coordinateur, plutôt soutenant depuis le début, qui m'a vu travailler les 6 premiers mois de mon internat dans son service, a du mal à comprendre cette invalidation. Je ne lui ai jamais posé de problème. Car pour invalider un interne, il faut un comportement qui pose question, des erreurs graves et répétées malgré avertissement etc.... Bref il en faut beaucoup. Je vois ensuite mon coordinateur ainsi que le médecin. Je me suis d'emblée mise en posture de protection, étant sûre que cela allait mal se passer. Le médecin cherche à comprendre pourquoi tout cela est arrivé, ce qui est louable. Je lui explique en globalité, que j'aurais eu besoin d'un médecin présent sur qui vraiment me reposer, me guider et que cette charge entière du service était trop pour moi. Il semble ne pas être prêt à l'entendre. La validation du stage est aussi discutée. Le médecin du service dit lui même qu'il n'y a pas eu d'erreur grave et assure qu'ils vont chercher des solutions pour valider mon stage. Il glisse aussi plusieurs fois le fait que mon état psychologique requiert des soins, et que c'est en partie pour cela que je me suis rendue malade au travail, faisant peser un peu plus encore de culpabilité sur moi. La nuit même, je fais une crise d'angoisse, une grande première. Il me faudra plusieurs jours pour digérer ce RDV.

La décision de suspendre ma validation de stage jusqu'à la reprise du travail dans de bonnes conditions est prise. L'incertitude quant à la validation de mon stage va donc persister encore.

REPRISE DU TRAVAIL

Afin de ne pas grignoter sur le stage suivant, que j'attends avec impatience (stage libre hors spécialité avant peut-être un droit au remord), je décide de débiter dans mon nouveau stage début mai. Une énième fois malade la veille de commencer, je me rends tout de même en stage. Je m'aperçois que mon cerveau ne travaille pas encore à sa vitesse de croisière et le plaisir de travailler n'est pas revenu. Ce burn-out aurait finalement cassé ma passion pour la médecine ? Je prends mon courage à deux mains et vais aborder les choses avec mon chef de stage au bout de 10j. Il ne sait rien de la situation. Très compréhensif et rassurant dans ses propos, il me dit de reprendre à mon rythme, de prendre la 1/2 journée de travail personnel par semaine (parfois méconnue des internes (quel service irait se tirer une balle dans le pied en prévenant ses petites mains indispensables qu'ils ont droit à cette demi-journée pour eux ?), parfois connue mais non prise pour ne pas pénaliser le service/les collègues internes) si le besoin de

repos se fait sentir. Il me rappelle qu'il s'agit d'un stage « découverte de la spécialité » et qu'il y a donc zéro objectif réel de performance, si ce n'est un objectif de découvrir toutes les techniques, largement réalisable en 6 mois. Ça fait du bien d'entendre ça. Entre temps, j'attrape une nouvelle infection, fongique cette fois : la teigne des cochons d'inde arrivées nouvellement à la maison. Infection normalement « réservée » aux enfants, dont le système immunitaire n'est pas encore mature, et aux immunodéprimés ou personnes épuisées en période d'examens/ayant subi un événement de vie stressant pour l'organisme. Décidément ce burn-out a vraiment mis les défenses immunitaires à plat...

Mi-mai, surprise, je reçois un mail de mon ancien chef de service (je pensais que c'était à moi de faire la démarche de le contacter quand je me sentirai mieux...). Ce mail disait « qu'il avait su que j'avais repris le travail, qu'il avait su que j'allais mieux et qu'il était content que cela soit le cas » et me proposait de nous rencontrer mi-juin pour réaliser l'évaluation de stage ensemble. A la lecture du mail, l'angoisse me saisit immédiatement. Mais qui assure connaître mieux que moi mon état psychologique ? N'est-ce pas une façon de nier mes souffrances passées et actuelles ? Les personnes avec qui j'ai échangé les premières semaines de stage n'auraient certainement pas dit que tout allait bien, cela aurait été mentir. Doyen, vice-doyen et coordinateur étant en copie du mail, j'ai pensé ne pas avoir d'autre choix que d'accepter ce RDV proposé.

En parallèle, je poursuis mon stage, qui se déroule à merveille. Un encadrement quotidien, des médecins, scientifiques et mêmes techniciens qui analysent les résultats avec moi, disponibles quotidiennement. J'apprends bien, et à mon rythme. L'estime de soi et le plaisir de travailler pour les patients ne sont pas encore revenus mais des ébauches sont bien présentes.

En ligne de mire, ce RDV stressant, angoissant, et cette invalidation à laquelle je me prépare de plus en plus. Rien que l'idée de retourner sur mon lieu de stage me provoque une salve de palpitations.

LE RENDEZ-VOUS

Vient ce fameux jour. Accompagnée de mon compagnon (ne sachant comment allait se passer le RDV, j'ai préféré qu'il m'emmène et me ramène), je me rends sur le lieu de mon ancien stage. J'essaie de contrôler l'angoisse croissante à l'aide de respirations profondes comme j'ai appris avec ma psychologue. Je croise le chef de service dans le couloir, poli et respectueux, qui me dit de le suivre dans son bureau, mon compagnon reste m'attendre sur les chaises dans le hall d'entrée. Assise, sur une chaise devant le chef de service, j'écoute à la fois abasourdie et abattue le discours de cette personne qui se tient devant moi, incapable de parler. Durant ce RDV, aucun point positif d'évoqué, aucun point sur lequel progresser, seulement des points négatifs, également écrits dans un courrier justifiant mon invalidation de stage. L'individu décrit est incompetent, dangereux, inadapté socialement, d'une humanité douteuse, tout cela à priori corroboré par des témoignages de soignants du service. En bref, la personne décrite n'a pas la

compétence et l'humanité que l'on attend d'un médecin. Le chef a d'ailleurs dit que je n'étais pas faite pour cette spécialité (l'écrit sous entend même que je ne suis pas faite pour être médecin, tout court).

Le RDV aura finalement coupé court. Je demande à sortir du bureau au bout de 20 minutes, sentant la crise d'angoisse monter. Je me suis assise sur une des chaises dans le hall. Un mélange de sentiments, d'émotions s'exprime à ce moment-là ; la colère, l'incompréhension, la douleur infligée par cet écrit et ces paroles, l'impuissance, l'abattement. La crise d'angoisse se transforme rapidement en tétanie. Mon compagnon assiste, impuissant et en colère, à cette situation. Au bout de quelques minutes, ne me voyant pas revenir, le chef sort de son bureau pour essayer de me calmer avec des paroles et des gestes réconfortants, mais le mal était fait... Il me dit avant que je ne parte, le courrier à la main, qu'il ne reviendra en aucun cas sur l'invalidation de stage mais que le courrier est modifiable et qu'il ne sera envoyé aux différentes instances qu'après de potentielles modifications, dont nous aurons discuté ensemble lors d'un prochain RDV. Tout de suite, je ne suis pas sûre de pouvoir de nouveau subir un RDV tel que celui là.

L'APRES RENDEZ-VOUS

De retour à la maison, je suis toujours incapable de parler et littéralement abattue. Incapable d'appeler ma famille et mes amis, inquiets et dans l'attente de mes nouvelles. Je me sens absolument détruite par ce qui a été dit et écrit à mon sujet. Je pensais avoir donné mon maximum et avoir conservé mon humanité malgré ces conditions de stage compliquées pour moi, finalement il n'en était donc rien. Je me pensais humaine et empathique, capable de rassurer (c'est pour cela que j'avais choisis cette spécialité et pas une autre), finalement il n'en était rien. J'ai refait des années de médecine après un cursus scientifique pour prendre soin des gens, parce que c'est ce que j'aime faire, et j'ai failli. Mon compagnon se charge d'appeler ma famille leur faisant état de ce qui s'est passé, leur lisant le courrier écrit. Ils sont d'accord sur le fait que la personne évoquée dans le courrier n'est pas moi et ils discutent de la suite à apporter à ce RDV et à ce courrier. Ils se chargent d'appeler le syndicat des internes pour qu'ils prennent connaissance de la situation. Le syndicat me soutient, c'est déjà ça.

Le lendemain, après une nuit sans sommeil malgré un anxiolytique, je me lève vide, blessée, détruite. J'ai des idées noires envahissantes, et un scénario morbide en tête que j'accueille cette fois avec calme et sérénité, comme un sentiment de libération proche et attendue. Encore affaiblie par le burn-out récent, j'étais incapable de faire face à ce nouvel événement, la crise d'angoisse en était le témoin et ces idées noires également. Mon compagnon part au travail, peu rassuré de me laisser seule (j'avais posé ma journée en prévision). La journée se passe et je tente de mettre fin à mes jours en fin de journée. A la fois triste et paniqué après m'avoir découvert, mon compagnon m'emmène aux urgences, à moitié consciente. Là bas, je suis prise en charge rapidement. Un brancardier que je connais bien et que j'apprécie vient me voir et me réconforter. Le médecin de garde ce soir là, je le connaissais aussi, j'avais fait une garde avec lui et j'en avais gardé

un bon souvenir. Débordant de compassion, il me prend la main et me parle avec des paroles rassurantes pour tenter d'apaiser ma souffrance. Il comprend la situation et me soutient. Ma co-interne de promo et amie est aussi de garde ce soir là, je ne le savais pas. Elle vient me voir dans le box, me prend dans ses bras, me dit qu'elle est là et qu'on va s'en sortir. Quelques larmes coulent sur ses joues à la vue mon état. J'ai honte qu'ils me voient tous comme ça...

Ce soir là, rien n'y fera, mais le fait d'être entourée et soutenue m'apaise un peu. Je suis transférée dans l'unité d'aval de courte durée afin d'être évaluée sur le plan psychiatrique le lendemain. Le lendemain, une hospitalisation libre de courte durée en clinique est décidée.

LA RECONSTRUCTION

Je resterai hospitalisée 15j en clinique. Cette clinique accueille des adultes et des ados en difficultés dans la vie sur le plan psychiatrique (bipolarité, dépression chronique, tentatives de suicide, addictions...). Il n'y a pas de pathologies psychiatriques « lourdes » traitées ici. Les premiers jours sont compliqués, notamment parce que je suis malade une énième fois (4j de forte fièvre, probablement d'origine virale) mais aussi parce qu'il est compliqué de passer de soignant à soigné. Se laisser prendre en charge demande un peu de lâcher prise et il faut garder en tête tous les jours que je n'ai pas de rôle à jouer ici vis à vis des autres patients. C'est aux soignants d'aider les patients, moi, je suis là pour aller mieux, comme tous ces gens. Le personnel est très gentil et aux petits soins. Les patients sont aux petits soins les uns envers les autres, c'est beau à voir. Le naturel revenant au galop, durant mon séjour, je prends soin « d'une petite mamie » avec qui je me suis liée d'affection, tout en me préservant un maximum (« *bis repetita*, je ne suis pas là pour guérir les gens »). Elle souffre de dépression chronique sévère, la guérir ne m'est pas possible, mais je sais que ma présence au quotidien lui fait du bien. Je me suis liée d'amitié avec d'autres gens au grès des entrées et des sorties. Cependant, contrairement à la plupart des gens ici qui ne sortaient plus et ne voyaient plus personne depuis bien longtemps avant d'arriver ici et dont l'objectif ici était de se re sociabiliser, j'ai grandement besoin de moments seule et de mon espace vital. Ne pas interagir constamment avec les autres me permet de me préserver et de ne pas me retrouver à déployer mon énergie pour soigner les gens à la place des soignants. A la fin de mon séjour, une aide soignante me remercie de m'être occupée de la mamie et me dit que je dois continuer à prendre soin des gens comme je le fais. Cela fait chaud au cœur.

Durant ces 15j, j'ai bénéficié de séances de groupe sur plusieurs thématiques, de séances individuelles, de relaxation, de sophrologie, de sport... J'ai pris tout ce que j'ai pu comme outils pour m'aider à traverser ce moment pénible et pour affronter la suite. A l'avenir, il faudra défendre ses valeurs, ses besoins et ses limites à chaque fois que cela sera

nécessaire. Cette bulle de sécurité, de sérénité et de bienveillance me coupant de ma vie anxieuse était indispensable pour que je reprenne un bon départ.

J'ai décidé de reprendre mon stage une semaine après ma sortie d'hospitalisation.

Tourner en rond à la maison n'aurait rien apporté qui aurait pu me faire avancer. Les premiers jours de reprise n'ont pas été simples sur bien des plans : re côtoyer des gens après avoir passé 3 semaines dans une bulle, savoir quoi dire aux collègues qui s'intéressent à moi qui m'ont vue absente 3 semaines, arriver à se mettre la tête dans le boulot avec tout ce qu'il s'est passé, arriver à se débarrasser la tête de ce RDV que j'ai l'impression de revivre tous les jours, se dire qu'on est légitime de travailler dans un hôpital après tout ce qui a été dit... Le service m'a laissée reprendre à mon rythme et je prends ma demi-journée toutes les semaines afin de me reconstruire sans pression. Et l'équipe est bien présente lorsque j'en ai besoin. Une longue période de reconstruction démarre... pour de nouveau croire en soi, en ses capacités de médecin, et croire en la vie, tout simplement.

Quant à la validation de stage et à tout ce qu'il s'est passé, les démarches sont en cours auprès du Doyen grâce à l'aide du syndicat des internes. Une situation de harcèlement a été évoquée...

Les lignes semblent bouger, mais pas de faux-espoir tout de même.